



HAL
open science

Des voix plurielles dans l'écriture de la recherche : Pour une réflexivité incarnée

Philippe Hert

► **To cite this version:**

Philippe Hert. Des voix plurielles dans l'écriture de la recherche : Pour une réflexivité incarnée. Communication [Information Médias Théories]: revue québécoise des recherches et des pratiques en communication et information, 2022, 39/2, 10.4000/communication.16445 . hal-03884668

HAL Id: hal-03884668

<https://hal.science/hal-03884668v1>

Submitted on 5 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Des voix plurielles dans l'écriture de la recherche

Pour une réflexivité incarnée

Philippe Hert



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/communication/16445>

DOI : [10.4000/communication.16445](https://doi.org/10.4000/communication.16445)

ISSN : 1920-7344

Éditeur

Université Laval

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Philippe Hert, « Des voix plurielles dans l'écriture de la recherche », *Communication* [En ligne], Vol. 39/2 | 2022, mis en ligne le , consulté le 03 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/communication/16445> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/communication.16445>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Des voix plurielles dans l'écriture de la recherche

Pour une réflexivité incarnée

Philippe Hert

« Pourtant, l'épistémologie sera toujours et immanquablement *personnelle*. L'extrémité de la sonde est toujours située dans le cœur de l'explorateur : quelle est *ma* réponse à la question de la nature du savoir ? » (Bateson, 1984/1979, p. 95)

- 1 L'approche que je développe ici se situe entre les sciences de l'information et de la communication et les études de sciences (ou Science and Technology Studies, STS). Elle met en dialogue une réflexion portant sur l'écriture d'un terrain sur le clown que j'ai mené durant plusieurs années avec la « prise de parole » de ce terrain dans l'écriture.
- 2 Plusieurs voix s'exprimeront ici : celle de la théorie, du chercheur, celle sur l'écriture, qui est réflexive, celle du terrain et de l'expérience vécue. Ces voix sont apparues au fil de la rédaction de versions de cet article. J'étais habitué à la première, une analyse à partir de lectures et d'expériences de terrain. La deuxième est apparue rapidement à partir du moment où je me suis demandé comment écrire sur l'écriture sans tomber dans une mise en abyme. C'est la troisième qui a été plus surprenante : le terrain dont j'avais décidé de parler, le clown, faisait des apparitions soudaines, en venant défaire ce que j'essayais péniblement d'écrire. Et comme ce terrain n'est pas qu'un objet extérieur, mais que j'en fais partie, en tant qu'apprenti clown, j'ai bien dû lui laisser la parole. C'est de cette parole que j'aimerais rendre compte, car elle porte selon moi la marque du désir.
- 3 La question que je pose est la suivante : comment articuler l'écriture scientifique avec le désir qui s'y manifeste ? En effet, l'écriture scientifique est une pratique qui peut être angoissante, crispante (Berliner, 2017), et qui n'est pas source de plaisir, alors même qu'elle est également alimentée par un désir d'écrire (avant de commencer...) et se nourrit de terrains de recherche qui sont souvent très engageants, passionnants et qui

donnent envie d'en transmettre quelque chose par l'écriture. Comment expliquer cette tension et comment réintroduire du désir dans l'écriture des sciences (« [...] le texte que vous écrivez doit me donner la preuve qu'il me désire », dit Barthes, 1973, p. 13) ? Ma contribution sera d'explorer ici, sur les plans théorique et pratique, la question de la réflexivité, ce qu'elle engage et ce qu'elle révèle du désir du chercheur, pour essayer de dégager quelques leçons pratiques, quelques recettes. Si les recettes de clown ne vous font pas peur, je vous invite à poursuivre !

La réflexivité et l'écriture

- 4 L'obligation, pour faire science, de transformer l'expérience du terrain en texte constitue une part spécifique et importante de l'activité de recherche (Lourau, 1994). C'est peut-être la raison pour laquelle l'écriture et la réflexivité apparaissent comme des questions sous-jacentes dans le champ de l'étude des sciences, où la réflexivité du chercheur a été posée comme étant le quatrième principe de méthode dans le *strong programme* de David Bloor (1983/1976), mais avec un succès variable. La thèse d'Ashmore (1989) comme exercice systématique de réflexivité sur l'écriture réflexive est peut-être la proposition qui est allée la plus loin dans cette direction. Une réflexivité radicale du chercheur est très peu revendiquée, même en STS, et semble rester un idéal. Cependant, de nombreux travaux montrent que la réflexivité a une vertu heuristique dans l'écriture de la recherche. Elle permet notamment un retour sur sa pratique par l'écrit et une évaluation de la distanciation cognitive qu'elle engendre (Vanhulle, 2004) ; une meilleure compréhension du processus d'écriture et le développement de compétences pour parvenir à un meilleur texte de recherche (Colyar, 2009). Elle permet aussi de donner une valeur épistémique à l'écriture de soi en relation avec d'autres au sein d'un contexte social, dans une approche auto-ethnographique (Ellis et Bochner, 2000) et d'exercer une critique à l'égard de la construction des savoirs considérés comme des textes et impliquant un travail d'interprétation (Geertz, 1996/1988).

La réflexivité des blogues de chercheurs

- 5 Ces approches réflexives pointent toutes la part essentielle de l'écriture dans le processus de recherche. Elles ont également pour effet de redonner une place au sujet écrivant dans son texte. Mais cette place de sujet dans le texte scientifique reste problématique. Pour preuve, les différences de statut et de légitimité entre écriture intermédiaire (Achard, 1994) et écriture finale d'un texte ou entre carnet de terrain et article, alors qu'ils rendent pourtant compte d'un même objet. Les premiers seraient plus « subjectifs », mais aussi moins contraints que les seconds, moins aux prises avec les règles universitaires, lieux d'une parole subjective située, d'une réflexion sur l'écriture du terrain et davantage enclins à une réflexivité véritable. Les nombreux blogues de chercheurs ou carnets de recherche¹ témoignent de cette différence. On peut y voir l'espace d'une « "respiration" [...] pour certains doctorants et doctorantes qui les investissent, ces carnets représentent un lieu inédit de liberté de parole et de ton, dans lequel l'envie de dire et le désir épistémologique peuvent s'autoriser à être à l'œuvre » (Fauray, 2019, p. 75). Cette forme d'écriture qui n'est pas valorisée ou reconnue comme publication scientifique est pourtant le lieu d'une réflexivité individuelle riche, car s'y développent des formes énonciatives où le sujet parle à la première personne

d'une recherche en train de se faire, avec ses doutes, ses quêtes, où une parole est possible sans le rapport de force habituel dans la recherche (*ibid.*, p. 80).

- 6 A priori, on pourrait dire que cette écriture rejoint parfaitement l'exigence scientifique, qui en sciences humaines et sociales consiste à faire des ponts, des tissages, entre théorie et réalité sociale observée, entre description fidèle, conceptualisation et posture réflexive du chercheur dans son enquête (Burawoy, 2003). La réflexivité est même considérée comme méthode d'objectivation, la science sociale « se prenant elle-même pour objet, se sert de ses propres armes pour se comprendre et se contrôler » (Bourdieu, 2001, p. 173-174). Si cette réflexivité est si centrale, pourquoi les carnets de chercheurs ne sont-ils pas davantage reconnus et considérés ? Comment se fait-il que l'injonction scientifique à la réflexivité n'aboutisse pas à une plus grande transformation des pratiques d'écriture, pour aller au plus près du terrain, afin de décrire plus finement ce qui intéresse et motive les chercheurs ? Pourquoi ne pas restituer davantage dans leur subjectivité les rencontres qui engagent et amènent à penser mieux ou autrement ? Pourquoi l'écriture universitaire dûment reconnue ne ressemble-t-elle pas plus aux écritures des carnets de recherche, librement accessibles sur Internet ?

La polyphonie du texte

- 7 La réflexivité semble pouvoir s'exercer plus facilement dans des espaces moins exposés. Mais moins exposés à quoi ? Jeanneret (2004) nous montre les nombreux enjeux de pouvoir dans l'espace des discours pour contrôler la polyphonie du texte scientifique. Le « terrain », les « autres », les « lois » s'immiscent dans le texte. Le discours des sciences sociales consiste souvent à garder la maîtrise sur cette polyphonie : en la positionnant dans un champ déjà totalement balisé (par la citation, se placer par rapport à quoi ou qui) ; en reconstruisant ce discours polyphonique à ses fins (scientifiques bien sûr...) ; en posant une coupure entre le terrain (le sens commun) et la réflexion théorique ; en se posant en intermédiaire ou interprète légitime, pour rendre lisibles certains discours aux dépens d'autres. Jeanneret nous invite à prendre au sérieux un concept fort du texte et à considérer le travail du texte qui se fait avec cette polyphonie, et non à l'escamoter dans un modèle idéal d'un texte qui serait purifié de ces autres discours. Sur la forme, une approche plus hétérogène de l'écriture devient visible, acceptant que l'on ne peut pas trancher entre un modèle du texte littéraire, « où le style n'est indissociable de la valeur » et un idéal du texte scientifique, « où l'auteur a seulement priorité sur un savoir en lui-même impersonnel » (*op. cit.*, p. 8). Se posent alors d'autres questions comme les suivantes : qu'est-ce que ces textes donnent à lire, et à qui ? Qu'est-ce qu'ils laissent de côté ? Qu'est-ce qu'ils inscrivent au contraire ? Selon quelles règles l'auteur est-il l'éditeur de son texte ?

La réflexivité : de la parole et du terrain

- 8 L'exercice de la réflexivité s'inscrit donc dans le travail du texte, et non pas uniquement comme principe méthodologique ou épistémique. Les carnets de chercheurs mériteraient à ce titre davantage d'attention par la réflexivité qu'ils mettent en œuvre en abordant plus directement ces questions dans leur dialogue interne sur la pratique solitaire de la recherche et son écriture. Ces carnets illustrent à leur manière le fait qu'en sciences sociales se (re)pose toujours à nouveau la question

de ce que signifie de faire de la recherche. À ce titre, depuis leur début en 1973, les travaux de Baudouin Jurdant sur l'écriture des sciences, récemment repris dans un ouvrage collectif en dialogue avec son œuvre (Le Marec et Faury, 2020), montrent combien les enjeux épistémologiques des sciences sociales sont peut-être moins de l'ordre des connaissances que de l'éthique. En effet, les sciences sociales s'inscrivent en tension à la fois avec les sciences de la nature et la littérature, en tentant de construire une troisième voie (Lepenies, 1990). Si elles résistent à être assimilées à la littérature, car elles perdraient ainsi leur « volonté de faire science » (Jurdant, 2006 ; Stengers, 1992), elles ne parviennent pas pour autant à satisfaire entièrement les cadres des sciences dites « dures ». En fait, la tension est interne aux sciences sociales, les obligeant à se positionner constamment et à assumer une position de réflexivité dans leur discours. La réflexivité dont parle Jurdant va plus loin que celle globalement admise dans la recherche en sciences sociales. Elle consiste plus fondamentalement à mettre de la parole là où la science est avant tout écrite, pour que « le savoir encapsulé dans cette écriture puisse prendre vie dans la culture » (Le Marec, 2019, p. 38).

- 9 Alors se pose tout différemment la question de l'autorité et de la légitimité, parce que celles-ci ne s'articulent plus à l'exercice d'un pouvoir toujours ailleurs, mais se font et se défont à l'intérieur du texte, *en dialogue* avec le terrain et des partages qu'il permet, et avec des espaces de sociabilité de façon plus large (rencontres, séminaires, blogues, émissions radio...). Je reprends à mon compte les propos de Joëlle Le Marec et Mélody Faury en lien avec cette approche de la réflexivité : celle-ci « n'est pas un supplément ou une compétence particulière, mais une dimension constitutive de toute situation de communication, donc ce qui est partagé, implicitement, dans l'enquête, au-delà de l'interprétation de ce que "pense" l'autre » (2012, p. 2). La réflexivité intègre une dimension communicationnelle au sens fort. Elle questionne les conditions d'appréhension et de restitution des savoirs des sciences sociales à partir de la place qu'y a le terrain, en tant qu'espace de dialogue et de construction de sens ayant une pertinence sociale. Cet espace est ensuite reconfiguré par la recherche, ce qui permet la conceptualisation et l'écriture (Le Marec, 2002). Si la réflexivité joue un rôle dans l'écriture, à travers les questions qu'elle permet de poser, il faut la considérer également comme inscrite — et plus *incarnée* — dans l'ensemble des pratiques de recherche.

La parole dans le texte

- 10 Pour essayer de faire vivre une parole du terrain dans le texte, puisque je suis limité au texte, puisque ce n'est pas un article de blogue, sans dialogue possible avec le lecteur, je vais rendre compte de plusieurs influences *en moi* qui orientent ce que j'écris. Voici ces influences : la contrainte de l'écriture de la recherche, le désir d'écrire, le désir de rendre compte d'une expérience singulière du terrain, le désir de faire alliance avec d'autres recherches. Concrètement, cela consiste ici à laisser place à plusieurs points de vue : le chercheur, le clown, l'auteur... même si c'est toujours l'auteur qui écrit. Je souhaite expérimenter la façon dont cette écriture réflexive — qui laisse place à une parole, à une polyphonie — peut accueillir les influences, le non-inscrit qui participe à l'écriture.
- 11 Pour tenter de faire fonctionner cette réflexivité incarnée dans le *travail du texte*, je la matérialiserai sous deux formes : d'une part, une analyse du processus en jeu à partir

d'un savoir sur l'écriture et l'enquête, qui est le point de vue de l'auteur et du chercheur, et, d'autre part, une tentative d'écriture à *partir du terrain*, avec très peu de réécritures, et que j'associe à certains moments à la parole du clown en moi. Autrement dit, je laisserai par moments le clown envahir mon écriture. Cette astuce me permet d'exprimer des tensions traversées lors de l'écriture de ce texte, de faire *cohabiter* des exigences et attentes parfois contradictoires des sciences sociales, entre distance et engagement (Heinich, 2002), et de réintroduire de la parole et du désir dans l'écriture. Peut-être qu'à la fin le clown aura réussi à mieux faire entendre sa position.

C'est compliqué d'écrire sur cette écriture réflexive. J'ai l'impression de me retrouver devant une mise en abyme, devant l'impression d'avoir une préoccupation narcissique, et en même temps, comme chaque fois lorsque je commence à écrire, que tout a déjà été dit. Je navigue entre le sentiment de devoir justifier mes propos en voulant dire tout ce que je sais et en montrant que je connais la littérature sur la question, et le désir de montrer une expérience singulière et que je refuse de voir qualifiée d'anecdotique au regard de « l'avancement des recherches ». En littérature ça ne pose pas de problème. On a déjà écrit cent fois cette histoire, cette trame, mais chaque fois elle s'incarne différemment dans un texte, avec tel ou tel personnage, et c'est passionnant. Certes, la structure d'un texte littéraire est essentielle pour ne pas perdre le lecteur. Celle du texte académique ne l'est pas moins (tant de signes, avec une méthodologie claire, une discussion des résultats et des références). Les nombreux changements, réécritures, effacements, déplacements de la première version du texte (justifié) jusqu'à celle-ci me le rappellent que trop. Les objectifs de l'écriture sont bien trop démesurés parfois. Que dire lorsque les résultats obtenus apparaissent bien flous par rapport à l'intention ou même à l'annonce, sans essayer de les enjoliver ? Comment justifier d'un avancement dans les connaissances sans se trouver écrasé par la liste des travaux nous précédant, et sans essayer de les intégrer compulsivement à nos propres textes ?

En fait quand on sort du système admis (manières de faire science, de l'écrire) pour aller vers autre chose (une plus grande prise en compte de la parole, de l'échange, de l'incomplétude et de l'impossible maîtrise), tous les garde-fous de l'ancien se mettent en marche. Il faut œuvrer doublement, à la fois pour s'expliquer avec l'ancien (enfin lorsqu'ils veulent bien vous accorder leur attention et qu'ils ne sont pas tout simplement convaincus que vous êtes à côté de la plaque, pas assez scientifique, pas assez objectif...) et pour trouver ailleurs des appuis pour ce que l'on fait. Alors il faut trouver des alliés. Beaucoup d'autres ont fait ce chemin. On les trouve effectivement, et c'est une nourriture pour l'esprit ! (**Parole de clown**)

Le positionnement scientifique et les pratiques scripturales

- 12 Comment donc soutenir cette sortie de route ? Et comment ne pas se faire déborder en essayant quand même de défendre une démarche scientifique ? En guise d'armes de défense, avant de commencer vraiment ce déplacement, je m'appuierai sur trois types de travaux qui aident à resituer le débat du niveau épistémique et méthodologique à un niveau réflexif. Tout d'abord, il faut rendre explicite le positionnement politique des

pratiques hégémoniques du système de recherche. À ce titre, le mouvement *slow science*² (Gosselain, 2011 ; Candau et Gavillet, 2014) dénonce ces nouvelles pratiques de la science qui développent un rapport aux savoirs délétère (standardisation des démarches, évaluation des compétences quantitatives uniquement par le nombre de publications, pression accrue à la publication, augmentation des fraudes, valorisation des recherches rentables, dévalorisation des sciences humaines, etc.). Les sciences sociales comme les sciences sont concernées, à travers la standardisation imposée par les politiques de financement de la recherche.

- 13 Ensuite, se rappeler que l'écriture n'est pas pensée dans la recherche lorsqu'elle est prise en compte selon cette approche des sciences. Elle est alors envisagée uniquement comme support de diffusion des connaissances, neutre, objectif et extérieur au chercheur. Elle n'est pas considérée comme faisant partie du processus réflexif de la pensée et de la construction des savoirs (Dayer, 2009).
- 14 Enfin, prendre en compte le fait qu'il existe d'autres rapports aux savoirs au sein même de l'académie, d'autres pratiques, d'autres écritures, et toute une créativité dans la recherche une fois assumé le passage vers une autre façon de faire science, par exemple dans les recherches qui utilisent l'art pour produire des résultats, à travers des approches qualitatives qui ne font pas qu'informer, mais souvent transformer, performer ou réformer un rapport au monde (Chenail, 2008).

Sur mon terrain, il arrive que le clown prenne part à l'activité de la science, même si cela reste rare. Le clown ne « sait » rien, mais il peut aider à faire comprendre. Le clown Buffo incarné par le psychologue Howard Buten en est un exemple. Emma la Clown accompagne par exemple la psychanalyste Catherine Dolto dans des conférences-spectacles que certains qualifieraient de vulgarisation, mais qui en fait sont performatives et essaient d'être génératrices de transformations. Mais le clown est encore souvent considéré comme un amusement pour faire passer la pilule du contenu sérieux qui serait indigeste sinon. Comme si la parole et la posture vivante du clown ne montraient rien, ne disaient rien d'intéressant, ne servaient que de support distrayant. Encore ces clivages fond/forme. Alors que la forme du clown a également un fond. Performer n'est pas simplement mettre en forme un fond qui serait déjà là. C'est la même chose qu'écrire. **(Auteur)**

- 15 Je vais essayer de mettre en œuvre par l'exemple cette tension dans l'écriture entre injonctions à la maîtrise (de la polyphonie, de l'innovation dans le savoir, de la compétitivité) et désir de rendre compte de situations signifiantes. Pour cela, je vais partir de trois articles que j'ai écrits sur l'apprentissage du clown, qui ont connu un destin différent, bien que portant une intention proche. Ce récit est pour moi loin d'être un « ego trip », car cela ouvre sur d'autres enjeux. Cela m'a amené à poser des questions épistémologiques sur ce que l'on communique de nos recherches. Pour cela, place tout d'abord à la source et à l'origine de l'écriture : la rencontre avec le terrain.

Pourquoi le clown ? Parce que la joie !

- 16 L'apparition du clown dans ma vie a été une fulgurance³. C'était lors d'un stage de danse, tous les participants étaient attablés à la fin de la journée, à boire des bières et à discuter tranquillement lorsque deux jeunes femmes participantes au stage ont

commencé à hausser le ton et à se donner la réplique de manière de plus en plus vive, pour finir par grimper sur la table et faire d'amples gestes dans tous les sens. Pendant un moment, je ne savais plus où j'étais et je ne comprenais rien à ce qui se passait, tout était si calme cinq minutes avant. C'était jusqu'à ce que mon voisin me dise :

... c'est ça le risque quand on a des clowns à table.

Ah bon, c'est des clowns pour de vrai ?

Oui, même qu'ils enseignent ça.

Tu veux dire que ça s'apprend ?

Il faut même des années pour arriver là où elles en sont. Elles ont l'air de faire n'importe quoi, mais en fait elles jouent une belle improvisation devant nous.

C'est quand le prochain stage, je veux m'inscrire !

- 17 S'en est suivi ce qui a été une aventure de plusieurs années pour moi, que je ne peux clairement pas détailler ici. Je n'étais pas doué comme clown, mais ça ne m'a pas découragé. Voir un clown au travail est chaque fois un ravissement. Cela m'a aussi aidé à aller sur scène devant un groupe, j'espérais que je donnerais un peu de ce ravissement à mon public. Le clown a été l'apprentissage de la joie de la présence et d'une attention aux sensations et émotions fugaces, aux détails généralement non-dits, mais que le clown se fait un plaisir non dissimulé de révéler⁴.

Écrire sur le clown

- 18 Il y a eu un moment initiatique dans l'apprentissage du clown, qui m'a amené à réapprendre ma posture de chercheur. J'ai découvert une réflexivité du clown qui pouvait être utile au chercheur.
- 19 La réflexivité du clown, c'est sa présence incarnée, émotionnelle, comme point de départ pour sa performance, qui renvoie à un rapport au monde sans cesse renouvelé. Elle est avant tout pratique : l'acteur doit pouvoir se mettre dans un certain état émotionnel, laisser vivre cet état, tout en ayant une petite idée si ce qu'il exprime correspond à son intention. Le clown ouvre à une réflexivité particulière, qui n'est pas habituelle en sciences, mais en pratique, elle rejoint celle du chercheur, dans le sens où tous les deux portent un regard et témoignent de ce qui est en train de se vivre et de se parler, en situation. Elle rejoint en ce sens la réflexivité dont j'ai parlé plus haut. Le clown l'exprime dans l'instant par son jeu, le chercheur devrait le faire de manière différée à travers la restitution de son terrain... du moins dans l'idéal. Là où le clown se saisit de l'instant, le chercheur capte ce qui pourra être analysable par la suite, transformé en écrit. Cette réflexivité du clown m'a permis de considérer celle dans la recherche comme n'étant pas qu'une posture d'autocritique, ou une prise de position subjective, ou encore l'exercice de la polémique scientifique (Paveau, 2012), mais une conscience d'où le chercheur parle, selon des modalités d'énonciation et pour des destinataires en particulier.
- 20 Et pourtant, il n'est pas si facile d'exercer cette réflexivité, du chercheur et/ou du clown dans l'écriture, au vu des contraintes mêmes de l'écriture scientifique. Trois publications sur le clown vont l'illustrer.

Premier essai : l'envie d'écrire

- 21 Comment trouver une écriture sensible qui rende compte de terrains sensibles ? C'est la question qui me préoccupait lorsque j'ai voulu rendre compte pour la première fois de cette expérience du clown. Pour cette écriture, j'ai choisi la forme plus libre du blogue⁵. Le texte a donné lieu à plusieurs commentaires de lecteurs. Expérience nouvelle et agréable que d'avoir enfin des retours en direct de lecteurs, de pouvoir avancer dans la recherche par ce moyen. Il y avait une ouverture — et une liberté — que je ne trouvais pas dans d'autres formes d'écriture de la recherche (Hert, 2019).

J'y parlais de ma joie de faire du clown, de la jubilation d'être sur scène et de ne pas savoir ce qui va se passer, et des liens que je voyais avec le chercheur sur son terrain. D'ailleurs j'expérimentais le fait d'être à la fois clown et chercheur, sans que je puisse en faire la distinction sur le terrain. Pleinement engagé. Ce fut la découverte d'une réflexivité pratique qui s'exerce à travers la performance. Pour la première fois, le clown voyait le chercheur performer son terrain. Je trouvais que le chercheur ne livrait pas suffisamment son jeu à son « public », c'est-à-dire ses informateurs ou ses lecteurs ensuite. Le chercheur se cache parfois trop, y compris dans l'écriture. (Auteur)

Deuxième essai : la reconnaissance

- 22 À la suite de cette expérience, j'ai voulu consacrer un « vrai » article à l'apprentissage du clown, dont l'écriture me révéla des aspects passionnants de l'apprentissage du sensible (Hert, 2017). Pour moi, l'enjeu de cette publication dans une revue « de référence » en anthropologie était celui d'une reconnaissance de l'objet clown comme objet de recherche, et ma reconnaissance comme auteur sur ces questions. Mon travail reposait sur son caractère empirique, il décrivait mon expérience partagée de l'apprentissage du clown en m'appuyant sur les techniques du corps de Mauss. L'article fut publié presque tel quel, alors que je pensais que mon ancrage théorique ne serait pas « suffisant ».

C'est le travail qui m'a le plus appris, en essayant simplement de décrire l'apprentissage du « faire rire » à partir de presque rien, de ses propres émotions et sensations, j'ai compris beaucoup de choses sur ce qu'était le clown. Un message d'un lecteur apprenti clown, à la suite de la publication, m'a confirmé l'utilité de ma description. Comme quoi le fait d'essayer d'être au plus près du terrain et de son vécu, au lieu d'essayer avant tout de participer à une discussion conceptuelle, pouvait porter ses fruits. (Auteur)

Troisième essai : l'échec

- 23 Fort de ce retour encourageant, je me suis lancé l'année suivante dans l'écriture d'une « suite » à l'apprentissage du clown en voulant rendre compte plus finement de la dimension sensible et sensitive que constitue la « matière brute » à partir de laquelle le jeu du clown peut se déployer. L'objet de l'article était d'expliquer à partir d'une situation de stage de formation de 12 participants, dont moi, comment des techniques

d'exploration sensorielles et sensibles peuvent constituer des ressources pour ce jeu (par exemple : passer 24 heures les yeux bandés pour pouvoir explorer les autres sens et investir ensuite nos trouvailles dans la création d'un jeu sensible). Mais cette fois, le retour d'évaluation ne fut pas enthousiaste.

- 24 Mon article a été refusé. J'en étais pourtant assez content, car pour une fois j'avais réussi à passer le cap, à transgresser la neutralité académique du chercheur en me situant non pas comme « observateur participant », mais pleinement comme participant, témoignant à la première personne de ce travail d'apprentissage. Je voulais porter deux voix dans le texte, celle de l'apprenti clown et celle du chercheur en sciences sociales qui s'intéresse aux savoirs incarnés. J'avais écrit un texte que je pensais réflexif et scientifique, et je pensais être doublement légitime. Erreur. J'ai été doublement refusé, à la fois parce que je ne « tissais pas suffisamment entre terrain et théorie », parce que je ne citais pas suffisamment les propos des participants et parce que je n'apportais « pas d'éclairage novateur » au regard de la littérature.

Clairement j'étais déçu. J'avais soigné la restitution d'une expérience vécue en tant que participant, en lien permanent avec les autres participants, en insistant sur le travail de transposition que fait le clown de la matière qu'il explore à travers ses sensations vers un jeu, une performance, dont il aura une certaine maîtrise. Le clown doit être précis dans la perception de ses sensations, sinon il ne fera pas rire, il sera pathétique. L'écriture de cette expérience était une autre forme de transposition, non pas vers la scène, mais vers la scène de l'écriture. Mais ce qui était attendu n'était pas cet exercice de transposition du sensible en intelligible et en texte de recherche, mais une posture de critique, d'analyste qui parle non pas depuis son corps, mais depuis un lieu théorique d'où il peut maîtriser son sujet. Il ne s'agit pas du même type de maîtrise que celle du clown qui performe. Mais là où le clown peut se rater, et avoir un retour immédiat de son public, lui permettant éventuellement de se reprendre, le chercheur ne sait pas s'il est pathétique (s'il rate à dire ce qui est en jeu), car sa maîtrise ne se joue pas sur la restitution de son terrain, mais sur son positionnement dans son écriture. C'est là une maîtrise froide, car à distance et référée à autre chose que son objet.

Où est le désir dans tout cela ? Où sont les conjonctions de désir entre l'expérience vécue, son récit et son écriture ?

Au fond, je remercie les membres du comité scientifique d'avoir refusé cet article, ils m'ont ainsi permis de continuer à réfléchir sur ce que ça implique d'écrire en sciences sociales, et de saisir sur le vif ce texte si fort de Foucault sur « l'ordre du discours ». J'ai contacté les coordinateurs du numéro pour entamer le dialogue, mais ils ne m'ont pas répondu, je continue donc seul ici ma réflexion. Après tout, écrire sur le clown que l'on pratique soi-même et qui plus est sur son apprentissage sensible, c'est une matière pour réfléchir réflexivement sur l'écriture de la recherche. **(Auteur)**

- 25 Je trouvais que mon propos avait été *maltraité*, non pas pour des questions d'ego (*enfin si un peu au début...*), mais parce que les évaluateurs me demandaient de traiter mal les expériences dont je rendais compte. J'aurais dû masquer mon expérience vécue au même titre que les autres participants et « tisser » le vécu des autres participants avec la théorie déjà discutée (celle exposée dans l'appel à articles et que je « ne semblais pas

connaître » selon un évaluateur) tout en devant être novateur dans mon analyse. Cela m'a donné la désagréable impression que mon intention était recadrée de manière un peu condescendante par une image de ce qu'est la « bonne science » (entretiens, analyse, discussion). Pourtant, parler de tissage avec la théorie, c'est parler d'écriture. Mais quelle écriture ? Quelle théorie ? Quelle place pour une vraie posture réflexive alors ?

Ma posture, en jeu de clown, refusait catégoriquement cette réduction, cette assimilation à la parole d'autres pour la comparer : non vous n'allez pas comparer, c'est juste évident que d'autres ne partageront pas mon vécu, donc mon point de vue. Je ne parviens pas à expliquer en profondeur à d'autres clowns en formation les sensations sur lesquelles je m'appuie pour jouer. De même j'aimerais bien comprendre comment untel arrive à être dans cet état de disponibilité lorsqu'il joue, que je trouve magnifique. Je peux juste l'observer et l'admirer jouer. Il n'arrive pas à m'expliquer ce qu'il fait. On peut juste vivre ensemble les explorations sensibles et sensorielles que l'on fait, et chacun en tire son propre butin de sensations. Alors vouloir rationaliser tout ça dans une écriture scientifique, quelle blague ! Dire qu'ils attendaient ça de moi dans l'article. C'est sûr qu'eux aussi ont dû être déçus ! (**Parole de clown**⁶)

- 26 Je compris également que la demande de confronter les entretiens ethnographiques des participants, pour savoir s'il y avait convergence ou divergence des expériences, me mettait mal à l'aise. Savoir, c'est le mot : il s'agissait de pouvoir dégager un savoir sur la situation, mais hors de la situation. Pour moi, le savoir de la situation appartenait à la situation. Les témoignages et les paroles échangées lors de cette expérience amenaient des tas de singularités dans les interprétations et résonnaient avec le parcours personnel de chacun. C'était très riche, intime et complètement lié à ce qui avait été vécu ensemble. Je trouvais inconvenant d'extraire de ces récits des bribes et de les mettre à distance. La tension entre l'écriture qui cherche une certaine « efficacité » scientifique (mais laquelle ?) et l'écriture qui se nourrit du désir achoppe à l'endroit de la communication : que communique-t-on de nos recherches et comment ?
- 27 Afin de qualifier plus conceptuellement ce processus d'évaluation, sa justesse (*fairness*) repose notamment sur la capacité de traduction du caractère approprié des critères d'évaluation entre domaines de compétences et d'une montée en généralité à partir de singularités (Collins et Evans, 2007). Mais selon quelle généralisation, c'est-à-dire selon quel style épistémique (Knorr-Cetina, 1999) ? En effet, même si les approches méthodologiques semblent proches, les positionnements théoriques peuvent aboutir à des styles épistémiques très différents (Mallard *et al.*, 2009), demandant un effort de traduction pouvant être trop lourd pour les évaluateurs. Ce fut le cas entre l'approche réflexive qui était la mienne et une approche plus compréhensive qui semblait être attendue, où j'aurais mis en avant une posture de neutralité axiologique plus forte, en utilisant un arrière-plan théorique davantage valorisé.
- 28 Un rapide détour par la sociologie pragmatique permet de préciser ce qu'était mon positionnement épistémique. Parlant des pratiques d'amateurs (de musique, de vin...), Antoine Hennion montre que ces personnes savent que rien n'est acquis, qu'il ne faut rien croire, que tout change tout le temps dans leur propre compréhension de leur goût, et donc que le chercheur ne peut pas arrêter une analyse ou interprétation à partir de leurs paroles, car elles changent selon l'expérience (Flox et Schinz, 2003).

Hennion parle d'engagement ou d'attachement à l'endroit du chercheur, et non d'observation. Ce qui surgit sur ce type de terrain (dont le clown) se travaille ensemble, est attaché à la situation changeante, aurait pu être autrement et dépend donc non seulement du chercheur observateur qui pourrait perturber l'expérience, mais aussi du chercheur engagé qui participe pleinement à l'élaboration du sens. De là, agir de manière réflexive « revient non pas uniquement à se prendre comme objet, mais à ajouter, à ne pas cacher, à montrer la présence de celui qui écrit dans ce qu'il écrit » (*ibid.*). Cela ne suffit pas à régler la question du pouvoir, mais permet au moins de témoigner de la place du chercheur dans son écriture.

Le désir dans la recherche

- 29 Que dire d'une écriture qui tente de dépasser les frontières de l'écriture académique, voire de les brouiller ? Se situe-t-elle à l'endroit du désir d'écrire, de transmettre, désir de rencontre, de faire des épreuves de sens partagées, qui deviendront des textes-épreuves et non pas des textes-preuves ? Le lien entre l'expérience de terrain et le désir d'écrire se trouve pour moi dans cette réflexivité incarnée qui ne se coupe pas avec l'éprouvé. La réflexivité dans les sciences sociales n'est alors pas qu'une vertu, mais une pratique. Jean Oury, l'un des fondateurs de l'anti-psychiatrie en France, et dont Felix Guattari était proche, soutenait que LA question éthique qui se posait dans sa pratique était, je cite : « Qu'est-ce que je fous là ? » (Oury, 1986). Une manière à la fois très simple et directe de renvoyer la volonté de faire (science) au désir qui peut animer le chercheur, à une réflexivité pratique et incarnée.

Ramener du désir, ça le clown sait faire. Et justement il sait que rien n'est garanti, mais que tout est affaire de tact, d'attention, de présence, d'écoute, autant d'actions souvent invisibles dont on parle rarement. Et il le traduit exactement par la question « qu'est-ce que je fous là ? », celle de la surprise permanente de l'ici et maintenant qui se joue sous ses yeux et dont il fait part à son public.

Oui tout se rejoue en permanence, rien n'est à tenir pour acquis, c'est le cœur du vécu clown, c'est cette découverte qui m'a projeté dans cet univers avec une joie énorme aux tripes. Le clown montre cette ouverture : tout est autre, tout dépend de la façon dont on regarde. Nos perceptions sont multiples et changeantes ? Peut-être mais ce n'est pas dramatique, on est ravi de s'y faire prendre et d'être amené à en douter et de s'en déprendre, on touche à la danse joyeuse de la vie, au dieu danseur nietzschéen. Et ça fait du bien, c'est cathartique pour son public, lorsque le clown plonge dans un monde toujours neuf à ses yeux, avec délectation. Il s'y plonge sans savoir ce qu'il va trouver — comme sensation, comme émotion — ni ce qu'il va en percevoir : même si son numéro est rodé, c'est parce qu'il va y trouver chaque fois de la surprise. Alors oui, le clown aussi vit des réductions, rien n'est réductible et pourtant nous réduisons en permanence⁷ : la justesse d'une trouvaille de clown en improvisation fait parfois suite à de longs errements, et s'il l'intègre ensuite dans un spectacle — dans une écriture de spectacle —, elle ne sera jamais aussi éclatante pour lui que lorsqu'elle est apparue la première fois. Mais il pourra se reconnecter à cet état, il pourra re-convoquer les sensations et émotions éprouvées lors de sa découverte, sans les sur-jouer, sans les imiter, mais en les remobilisant. Le clown est traversé par des flux de sensations et d'émotions qu'il

restitue. C'est cela le vivant qu'il nous transmet, alors même que son spectacle peut être entièrement écrit. **(Parole de clown)**

- 30 Dans la postface d'un ouvrage classique sur le hobo, Olivier Schwartz (1993) parle d'un empirisme irréductible à défendre dans la recherche, car c'est le moyen de garantir une vision non sublime du savoir, une épistémologie tolérante qui ne tombe pas dans l'idée de purification des résultats ni dans un empirisme naïf. Je suggère que pour rester fidèle à ce qui nous traverse sur notre terrain, le clown peut nous servir de guide, un guide parmi d'autres. Le clown est aussi un chercheur. En fait, il renvoie pour moi à une autre conception de la recherche, sans accumulation, sans vouloir se distinguer à tout prix, sans posture surplombante.
- 31 Si la recherche se comprend comme un processus d'exploration où le chercheur — peu importe s'il a les titres professionnels pour cela — rend compte et fait sens de situations vécues dans leur intensité par une écriture qui serait au service de cette intensité — sans émettre de jugement sur la valeur de cette intensité —, alors une autre écriture de la recherche est possible. Alors ce n'est plus le nombre d'interviews menées qui compte, mais la qualité de la restitution d'une expérience, y compris dans l'ambiance et la manière dont ces échanges ont lieu. Alors ce n'est plus d'apporter une nouveauté conceptuelle qui fait la richesse d'un article, mais la manière de signifier pourquoi ce qui est mis dans l'article a été choisi, parmi tous les possibles d'un vécu multiple sur le terrain, non pas parce que c'est absolument original et que ça illustre bien telle théorie que l'on veut mettre en avant, mais parce que ça a fait sens entre les personnes présentes et le chercheur au moment où ça a eu lieu, et que le chercheur juge que cela mérite de figurer dans l'article. C'est mettre de la parole dans le texte, au secours du silence du texte, pour donner chair à une écriture qu'il devient illusoire de considérer comme neutre. Une autre manière de rester fidèle à l'intention du chercheur et à la justesse du propos. Ici, ce n'est pas le « tissage entre théorie et terrain » qui donne sa force au texte, mais la manière dont l'écriture arrive à saisir *et* à penser la profondeur et la richesse d'un vécu singulier. Pour reprendre Deleuze, nous pouvons alors rester sur le plan de l'immanence sans avoir à chercher une caution surplombante, qu'elle soit théorique, académique ou scientifique, parce qu'elle tient en elle, que ce sens peut être partagé et qu'elle n'a pas besoin de ces instances pour faire sens.

Voilà qui est bien envoyé ! **(Parole de clown)**

J'ai même convoqué Deleuze, alors que je ne peux pas prétendre maîtriser la pensée complexe de l'auteur.

J'ai l'impression que nous sommes dans une forme de lutte permanente pour maintenir une légitimité de ce que nous faisons, selon des critères que nous ne reconnaissons pas, alors même que nous en sommes profondément convaincus. En particulier dans un contexte où les sciences sociales sont lâchement attaquées par tous les réductionnismes imaginables. **(Auteur)**

Tant mieux ! C'est ce qui donne de l'énergie dans un jeu : se nourrir des forces d'opposition à ceux qui sont dans le « ça va de soi », qui n'interrogent pas le sens de ce qu'ils font, qui ne considèrent pas les irréductions, le « ça va pas de soi⁸ ». **(Parole de clown)**

- 32 À cet endroit du texte, je pense que la question de la distance entre le chercheur qui est censé écrire et le clown censé rester objet de recherche ne peut plus être évitée. Je me suis demandé si je ne m'étais pas complètement identifié au clown que j'étudie dans ce processus de « going native » des anthropologues, qui consiste souvent à jouer à être un autre par imitation, par empathie et par désir de sortie de soi (Berliner, *op. cit.*) ? Est-ce que le jeu du clown n'est pas une astuce pour pouvoir m'exprimer sur un autre plan, *tout en restant scientifique* ? Est-ce que cette écriture subjective ne finit-elle pas par coloniser tout le texte ? En fait, c'est ce qui se passe : je cherche à contaminer la posture du chercheur par celle du clown. Je ne considère pas que je quitte pour autant la posture du chercheur ni que j'ai un point de vue privilégié sur le clown. Je considère plutôt que le clown est déjà en chacun de nous, que nous pouvons le contacter sans beaucoup d'efforts et qu'il peut nous apporter un éclairage pour défendre une posture de recherche différente. Pour moi, la figure du clown représente la parole vive ; elle est la manifestation du désir dans l'écriture de la recherche.

Se défendre et assumer

- 33 En fait, le malaise que j'ai éprouvé est beaucoup plus large que celui qui serait juste du rejet d'un article. Cet événement m'a davantage fait prendre conscience des processus à l'œuvre dans les sciences sociales même les plus avant-gardistes, les plus ouvertes à l'expérimentation, à la prise en compte des corps, à la réflexivité. On n'y croit pas, avant d'être confronté aux situations. Ce malaise me fait penser aux réflexions de Stengers et Pignarre (2005) sur la sorcellerie capitaliste, un « système sorcier sans sorcier » qui s'applique aussi aux sciences, où sous un couvert de liberté du chercheur il s'agit de maîtriser, de dominer, d'accumuler, de se légitimer par rapport à un savoir et à un champ de recherche. C'est justement ce dont je ne veux plus, ce que nous ne pouvons plus accepter si nous menons une réflexion quelque peu critique sur la recherche en sciences sociales. Comment se défendre alors face à de multiples attaques qui ne manqueront pas de venir ?

S'il faut aller vers le centre de là où ça se passe dans la production scientifique — être sur les bons sujets, les bons objets, citer les bons auteurs, publier dans les bonnes revues — pour pouvoir être reconnu, comment dire... le clown n'est pas prêt d'être un « objet » en sciences sociales. Il n'a rien à dire d'autre que le vécu intense de l'expérience qu'il cultive pour pouvoir l'offrir à qui veut bien lui donner un peu de son temps. C'est un poète des situations qu'il traverse. Il se retrouve fatalement dans les marges de l'énonçable. Alors le transformer en texte, c'est déjà violent, mais en faire un objet de recherche, un objet de laboratoire, c'est carrément absurde. **(Parole de clown)**

Pourtant cette expérience a été fondamentale pour moi, pour comprendre autrement la posture du chercheur, à partir du regard sur le monde original et puissant qu'il offre. Et je voudrais parvenir à en rendre compte. En fait, j'aurais dû commencer par écrire ce que le clown me fait, et non pas ce que l'apprentissage du clown peut apporter de nouveau dans une compréhension scientifique de « l'enculturation de la perception » (Candau, 2000). Soudain cette formulation, pourtant très juste d'un point de vue... scientifique, me semble complètement en décalage avec le vécu du terrain. Pour moi, il s'agit de résistance, pas

d'enculturation. Mais voilà la revanche du clown : il prend son droit de réponse dans un texte scientifique... enfin à condition qu'on « nous » publie.

La première question ne devrait-elle pas être : le chercheur qui travaille sur le terrain, et qui plus est un terrain particulier qu'est le (son) corps, peut-il faire abstraction de ce qui l'a vraiment affecté pour ne rendre compte que de ce qui est « utile » pour la recherche ? (**Auteur**)

Écrire de là où tu es vraiment : le clown ne peut qu'applaudir à cette proposition !

Et il y a même une citation pour cela : (**Parole de clown**)

Briser le langage pour toucher la vie, c'est faire ou refaire le théâtre [...]. Et tout ce qui n'est pas né peut encore naître pourvu que nous ne nous contentions pas de demeurer de simples organes d'enregistrement (Artaud, 1985/1938, p. 19).

- 34 La pensée critique féministe a fait doucement son chemin en moi pour arriver à saisir ce qu'implique une « réelle » réflexivité, à commencer par la position d'Haraway sur les savoirs : sous le couvert de vouloir ne pas adopter une perspective qui serait particulière, biaisée, locale, militante, partielle, le rapport aux savoirs dans les sciences reste désincarné. Il oublie en réalité que toute prétention de savoir et d'objectivité est déterminée par des positionnements matériellement, socialement et historiquement situés. Haraway (2007) nous montre que le savoir est toujours situé et s'oppose ainsi à l'idée de neutralité du savoir, sans pour autant tomber dans un relativisme des savoirs scientifiques, parce qu'elle prend en compte les conditions mêmes dans lesquelles toute prétention de savoir s'énonce et est qualifiée (scientifique, locale, féministe, neutre, militante, etc.).
- 35 Introduire de la réflexivité au sens fort, c'est donc ne pas oublier le caractère situé des savoirs, plus que cela : c'est l'assumer. Cela dépasse (déplace ?) le niveau de l'explication sociologique de la production des savoirs. Ces savoirs situés sont *incarnés* et appellent une écriture performative : écrire sur le sens au présent vécu, écrire de là où je suis vraiment, écrire avec *notre* histoire (individuelle, collective, brève ou longue), écrire avec intention (pourquoi j'écris ?). S'ouvre alors une quête (existentielle ? de joie ? de jouissance ? de partage de savoirs ? de subversion ? identitaire ?) passionnante. C'est là que les écrits deviennent performatifs : j'écris là où je suis et je deviens là où j'écris.
- 36 Mais cela ne suffit pas. Car la porte est alors grande ouverte à une critique de cette approche comme n'ayant plus rien à voir avec les sciences. La captation capitaliste nous guette. Là encore, les réflexions de Stengers, de Despret, d'Haraway sont précieuses. En particulier, elles posent la nécessité de la non-innocence, c'est-à-dire de s'exposer aux conséquences de ce que l'on avance, ou de ce que *nous* avons fait, sans jouer à faire « comme si » l'on n'était que dans un espace théorique, non situé, hors histoire, avec la tentation de l'innocence (écrire de nulle part, être à la bonne position où les choses apparaissent simples) que cela permet (Despret, 2012). C'est un moyen pour résister à ce qui nous agit dans les sciences et dans leur écriture.

La question posée par tout système sorcier est « quand sommes-nous agis ? ». Cela ne veut pas dire « aliènes », car « être agi » profite d'une force, alors que « être aliéné » témoigne d'une faiblesse [...] nous sommes agis chaque fois que nous considérons que la première urgence est de dénoncer les « traîtres », ou les naïfs qui croient encore ce que nous avons exclu théoriquement ; nous sommes agis lorsque nous pensons que le diagnostic théorique a un pouvoir de rassembler et de

convaincre dont seuls des obstacles, à écarter, empêchent la manifestation (Stengers, 2005, p. 119).

- 37 Il ne s'agit pas ici d'un rejet de la théorie (*ibid.*, p. 122) ou de la pensée, mais de ne pas être capturé par elle et d'assumer ce pas de côté. Le clown est le moyen que j'ai trouvé pour ne pas être re-capturé par les raisons théoriques et de saisir ce qui se joue dans le désir de savoir, du terrain, d'écriture. Écrire avec le clown est alors une exploration réflexive — et éthique — de la façon de saisir une expérience vive dans un texte.
- 38 Le clown ne peut pas faire semblant, sinon il est tout de suite démasqué. C'est ce que les clowns appellent faire le « clou-clown », jouer à faire le clown, au lieu de l'être. Le clown doit se poser la question de ce qui le fait agir : la situation qu'il vit ou bien une idée qu'il s'en fait ? Ce qui est intéressant avec le clown, c'est qu'il se présente apparemment comme un parfait innocent, car il vit pleinement tout ce qui lui arrive sans paraître se soucier de ses conséquences, tout en n'étant jamais dupe de son caractère contingent. Il sait que tout peut se retourner à tout moment, c'est pourquoi il parvient à vivre pleinement les situations, de joie ou d'échec.
- 39 Me voilà là où je voulais en venir : le clown pris comme technique pragmatique et inspirante pour faire de la recherche autrement. Et pour l'écrire autrement. Écrire en se laissant contaminer par lui (comme personnage) est inspirant, car le clown est aussi une « technique » du désir, parce qu'il cherche la joie, parce qu'il ne peut pas tricher devant son public. Il nous enjoint de ne pas faire semblant, de ne plus jouer le jeu que l'on ne veut plus jouer (ne plus *terroriser* dirait-il), lorsque celui-ci n'active pas en nous de nouveaux possibles.

Comment montrer le désir et le susciter ? Le clown l'expérimente tout le temps. Il « saute dans la piscine sans savoir s'il y a de l'eau dedans »... Il est le trickster, le garde-fou et le fou du roi, l'empêcheur de tourner en rond, il remet au raz du plancher les discussions, il dit tout haut ce que d'autres pensent tout bas, il ne théorise pas mais ramène à ici et maintenant ce qui s'est juste passé là en douce... Il essaye lui aussi de passer en douce mais il en est incapable, il ramène tout au premier degré. Mais il est toujours de bonne volonté. Et il n'oublie pas de désirer, lui. Ce n'est pas de la connaissance qu'il donne, mais de l'éthique.

Clown, auteur, chercheur (en cœur) : alors allons-y, essayons cette écriture de désir : désir de savoir, désir d'écrire, désir de partage, ça élargit considérablement le désir de faire science... mais avec non-innocence. **(Parole de clown)**

- 40 Je comprends la non-innocence également comme un appel à la prudence. L'écriture ne permet sûrement pas de tout dire ni de régler des enjeux de pouvoir simplement en les pointant ; elle implique aussi des renoncements et nous oblige à assumer notre point de vue situé. De même, il ne faut pas croire à l'originalité de toute production parce qu'elle entre dans la spécificité d'un vécu. Si elle est une mise à l'épreuve, un test, alors il faut la considérer dans un ensemble plus large d'énoncés qui circulent, que ce soit par blogues interposés, conférences, émissions radio ou Web, qui se répondent, comme autant de disséminations et de propositions qui alimentent la pensée ou le désir d'écrire, mais sans qu'ils restent figés dans une autorité acquise du texte. Lorsque l'on écrit, nous avons souvent une dette envers tous ceux qui ont écrit avant nous et dont nous pouvons nous soutenir, mais aussi parce que nous avons puisé dans notre terrain des situations qui ont construit notre compréhension. Ce n'est pas le terrain seul qui

parle, ni l'auteur, mais une pluralité. Laisser place dans le texte à cette pluralité ne résout pas les questions de l'autorité, de la légitimité ou de l'originalité, mais au moins cela contribue à ne pas les masquer.

Les recettes du clown

- 41 Je voudrais terminer avec une non-conclusion, par quelques recettes de clowns qui pourraient être utiles à la recherche et à son écriture plurielle. Recettes, je reprends le terme de Stengers et Pignarre dans *La sorcellerie capitaliste* : elles ne sont pas théorie, elles n'ont de signification qu'expérimentées, transformées par ceux qui les utilisent et s'en font les relais. De même, mes affirmations sur le clown peuvent apparaître comme très normatives (le clown est... n'est pas...), mais il s'agit simplement de propositions vécues à tester, non de catégorisations ou de résultats d'enquêtes ! De même, ce ne sont pas ici des conseils méthodologiques pour la recherche, ne me méprenez pas, mais des pistes ouvertes de réflexion pour l'écriture de la recherche.
- 42 *Première recette* : Comment rester dans la joie et l'énergie du clown sur scène ? La joie ne se décrète pas, elle se vit. Le clown ne se dit pas, avant d'entrer sur scène, qu'il aura un jeu joyeux. Tout au plus il peut venir avec cette intention et livrer au public l'écart éventuel entre celle-ci et son état réel, qui peut être au contraire angoissé, parce qu'il ne sentira et ne vivra pas la joie qu'il désire montrer. C'est cet écart accepté et livré au public qui fera son jeu, et pourra faire rire, parce qu'authentique. Le clown en ce sens est toujours réflexif, une réflexivité incarnée, il montre où il est (à défaut de dire) par ses émotions qui se lisent à livre ouvert, même lorsqu'il essaye de les cacher. Le clown est souvent assimilé à un amoureux, il explore sans cesse le monde dans sa richesse et sa complexité et il se laisse surprendre par ce qu'il voit et nous surprend par son regard singulier. De même le chercheur est traversé par des sentiments et fait des rencontres inattendues sur son terrain. Pourquoi ne pourrait-il pas livrer davantage ses surprises et découvertes dans son texte sans se couper de sa propre histoire et de la manière dont son terrain s'est constitué (Caratini, 2004) ? Après tout, chercher, c'est aussi aller explorer des points de vue nouveaux pouvant nous amener sur des chemins inattendus. C'est en appeler à la curiosité pour le monde. La recherche et la rencontre des mondes réels nous transforment aussi lorsque nous les arpentons (Babou, 2011), lorsque nous n'oublions pas le caractère aventureux de nos recherches, où l'humour peut mettre à mal les privilèges de l'innocence ou de la légitimité (Zitouni, 2012). Est-ce que la transmission de savoirs et la mise en discussion des savoirs n'ont pas à y gagner beaucoup si le chercheur livre une certaine transparence dans ses écrits relativement à ce que le terrain fait de lui, y compris ce qui intimement le fait avancer ? Alors même que cette position non neutre n'est pas défendable lors de l'écriture d'un projet à financer, elle risque juste d'amener des savoirs différents, moins ordonnés par les catégories préétablies, moins innocents.
- 43 *Deuxième recette* : Le clown est à l'écoute de soi et de son environnement, sinon il n'est qu'un acteur qui joue son rôle. Il est clown plus qu'il ne joue au clown. À ce titre, il ne peut qu'accueillir tout ce qui lui arrive, au lieu de le réprimer (« je ne fais pas cela parce que ce n'est pas dans mon rôle »). Accueillir concrètement, c'est déjà prendre soin (Laugier). Il se fiche du ridicule parce que ce qui lui importe uniquement, c'est d'être présent à lui, à ce qu'il éprouve, et de l'offrir à son public. Et c'est une image bien fautive du clown que d'y voir seulement un personnage plus ou moins stupide et ridicule. Il est

à la fois impliqué et vulnérable, et il sait prendre soin de sa vulnérabilité. Il peut toujours échouer, mais cela nous touche parce qu'il aura été impliqué, qu'il aura essayé, de manière singulière, dans sa vulnérabilité... De même, le chercheur ne gagne-t-il pas à accepter une certaine vulnérabilité, à tenter davantage, à explorer et à mettre en partage des idées, quitte à se tromper, à se laisser bousculer par ce qu'il n'aura pas saisi de son terrain, en laissant une place au doute, à l'incertain, à l'échec, au non-savoir ? Et de le laisser apparaître dans son écriture, au lieu de s'adonner à une écriture blanche et lisse. Cela, à la condition de pouvoir dire également la précarité et la violence institutionnelle et symbolique pouvant exister dans sa pratique. Cela revient à prendre un risque réel, puisque le chercheur n'est pas évalué sur ses échecs (ou son humour), du moins dans la lecture traditionnelle de la recherche. Mais imaginons une recherche idéale qui s'intéresse davantage au partage des savoirs qu'à la capitalisation des connaissances : la vulnérabilité et la prise de risque y seraient certainement valorisées, car porteuses d'un savoir différent.

- 44 Parler de la vulnérabilité dans la recherche ouvre des pans immenses de réflexion : à la fois sur la question éthique de la place du *care* en sciences sociales (Laugier, 2010), sur toutes les formes de précarités dans la recherche, notamment des doctorants et postdoctorants, et sur la difficulté de se déprotéger pour pouvoir rendre compte de réalités contingentes depuis l'intérieur de la recherche tout en restant fidèle à une volonté de faire science, pour continuer à maintenir vivante la recherche (Fauray, 2021). Le clown accueille et prend soin de la situation concrète qu'il traverse avec sa vulnérabilité. Avec le parallèle que je propose, c'est poser la question du prendre soin dans la recherche : qui prend soin de quoi ou de qui ? Qui porte attention aux situations vécues dans la recherche et comment ? Comment la vulnérabilité de la posture du chercheur peut être dite et entendue ? Qu'est-ce qui est rendu invisible alors que présent devant nous ? Ramener la vulnérabilité dans la recherche, dans les pratiques et pas seulement dans les discours, là où il a un sens concret pour ceux qui font et reçoivent, est un enjeu qui dépasse les questions méthodologiques ou théoriques. Cela revient à resituer nos pratiques de terrain et d'écriture sur le plan éthique et politique, en reconnaissant que celles-ci restent fragiles car conditionnées par l'attention que chacun peut ou veut y mettre. Pour cela, l'accueil de ce qui est vécu et l'attention que propose le clown sont des moyens, parmi d'autres, pour défendre ce qui compte pour nous dans la recherche.
- 45 *Troisième recette* : Le clown peut rester droit dans ses convictions face à tout ce qui lui démontrerait le contraire. Il poursuit son intention même si elle le mène à la catastrophe, à l'échec. Il a une capacité de résistance qui n'est pas externe, mais interne. Ce qui compte pour lui est de vivre jusqu'au bout un processus dans lequel il est pris, sinon le clown disparaît et c'est l'acteur — éventuellement gêné par la situation — qui joue le clown qui réapparaît au public. Le clown n'est pas un acteur, il est un personnage qui est aussi une part de l'acteur qui joue le clown. Par lui, l'acteur peut vivre publiquement des situations que les conventions sociales pourraient condamner. Il est lui-même et il est autre. On comprend pourquoi c'est jubilatoire de faire le clown (et de faire l'anthropologue...) ! Ce faisant, il indique parfois des pas de côté possibles, des déplacements qui font du bien, lorsqu'il feint d'ignorer les règles et les transgresse gaillardement et avec beaucoup d'irrévérence. Il a de l'audace sans pour autant s'identifier à un rebelle, il a la tactique habile plutôt que d'avoir une stratégie calculée, car il ne perd pas de vue son désir de jouer, d'être là avec un public, coûte que coûte. Il pratique le « désenvoûtement » par rapport à la fascination que peut exercer sur lui

l'attente qu'il s'imagine de son public. S'y identifier le perdrait et il deviendrait un mauvais clown, car il ne respecterait pas ce qu'il traverse, éprouve, vit... De même, pour le chercheur, nous avons vu que ce pas de côté parfois nécessaire ne peut qu'être salutaire, la recherche redevenant l'exploration vive de questions qui nous traversent (je vous l'accorde, dans une version renouvelée) et qui nous amènent parfois à démêler des labyrinthes de pensée, à nous ouvrir à des terrains qui littéralement nous déplacent, nous font penser autrement, défont les ordres en nous ouvrant à des mondes à explorer plus qu'à cartographier et nous amènent à partager de nouvelles lectures dans nos textes. Nos textes pourraient alors refléter ces mouvements, ces irrévérences, ces rencontres qui nous changent. Cela demande également une forme de résistance interne : garder le cap sur ce que l'on a éprouvé et partagé, éprouver nos convictions non pas pour les figer, mais pour affiner davantage le désir de savoir et le désir de l'écrire. C'est enfin défendre un espace de liberté et de partage qui devrait être celui de la recherche en tant qu'il permet d'exercer ensemble une pensée non dogmatique, une pensée vivante qui explore les possibles.

- 46 Il y a d'autres recettes à imaginer bien sûr : l'empathie du clown et l'empathie du chercheur sur son terrain, son humilité pragmatique face à l'humilité nécessaire du chercheur face à son objet, son hospitalité, tout comme l'endroit du chercheur interroge une certaine hospitalité à exercer à l'égard des situations qu'il rencontre.
- 47 Je vais poursuivre encore un peu davantage, comme m'ont invité à le faire (merci à eux) les évaluateurs anonymes de cet article. Finalement, cette comparaison avec le clown permet de mettre en œuvre une éthique pratique du chercheur sur son terrain à partir du moment où l'on prend en compte le fait que le chercheur est incarné, c'est-à-dire situé, avec ses émotions et sa présence. Comment faire ? Pour aller dans le sens du clown, nous pouvons pratiquer le « désenvoûtement », pour suivre encore Pignarre et Stengers, face à la prédation universitaire et numérique, pour s'ouvrir à une quête créative de sens dans et à travers la recherche. Cette pratique serait forcément aussi corporelle, quotidienne, visant à augmenter notre attention envers ce qui compte pour nous, à partir de ce qui nous affecte, sans le « capturer » pour autant dans une production scientifique valorisable. Il est question d'humilité ici, au sens de David Abram (2013), pour qui penser avec le corps permet de densifier la pensée tout en restant lié à l'humilité que nous rencontrons par notre corps et par le fait d'être situé dans un environnement sensitif et sensuel. La voie est alors ouverte pour investir et cultiver un autre rapport aux savoirs en lien avec un désir incarné. Tout comme le clown, nous pouvons cultiver une écoute incarnée de l'autre et de soi, et laisser la place à ce qui se construit entre nous et nous relie.
- 48 En sciences de l'information et de la communication, nous étudions des dispositifs de communication, mais nous les utilisons également, et nous nous y laissons également enfermer, tout en le sachant. Mais tout comme il n'y a pas d'extériorité au langage qui soit appréhendable simplement, cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas d'issue à être enfermé dans un langage ou un dispositif donné. Quels dispositifs pouvons-nous investir créativement pour rendre compte de nos vécus, de nos terrains, de nos désirs d'écrire autrement ? Les carnets de recherche et autres blogs de chercheurs sont certainement une voie à explorer. Mais plus que le dispositif matériel, l'enjeu est également dans la langue qu'il est possible d'y déployer, de ce que nous pouvons formuler, en parlant des autres, mais aussi de soi. Poursuivre ainsi la recherche à partir d'autres formes, y compris par et avec l'art, d'autres postures, d'autres points de vue.

Pouvoir exprimer alors quel monde nous voulons porter dans nos écrits, non pas à partir de ce que nous avons intériorisé, mais de ce à quoi nous tenons :

[...] ce refus de parvenir dans un monde non désirable est le premier pas vers d'autres agencements, une manière d'être en recherche qui se construit au contact et en relation, qui n'est pas un luxe tant elle est liée à notre survie — dans nos corps et dans nos âmes, pour sortir de la capture et des alternatives infernales, pour se désenvoûter (Dormeau et Fauray, 2021, p. 275).

- 49 Je ne peux résister ici à la nécessité de livrer une *quatrième recette* : le clown n'est pas qu'un esprit, il a besoin de lieux physiques pour travailler, s'entraîner, explorer et surtout échanger avec d'autres qui lui fournissent un regard extérieur. De même, les espaces numériques et virtuels de l'écriture ne suffisent pas à satisfaire ce besoin de rencontre dans la recherche. Il nous faut trouver des espaces physiques — temporaires et ouverts : des cabanes (Macé, 2019) — pour faire exister des carrefours où toutes sortes d'influences peuvent se faire, un lieu de création plutôt anti- que pluri-disciplinaire. L'investissement de tels espaces inscrirait une convergence très concrète entre le clown et le chercheur, lieux d'invention d'un savoir-être et d'un vivre-ensemble, où se mêlent arts, créations, recherches, sans innocence, où il est possible d'être vulnérable et où bien sûr la gouvernance ferait elle-même l'objet de recherche, de création, d'un réinvestissement du politique. Ce lieu pourrait même se trouver dans un espace naturel, invitant par là d'un seul coup toute une floppée de non-humains à la table des discussions. Un idéal de la recherche, une utopie concrète. Mais je rêve sûrement, un tel lieu n'est pas possible tel que l'imagine un clown, ou alors il a existé, ou il existera, ou il n'est pas forcément visible si l'on ne cherche pas. Peut-être suffit-il d'un déplacement pas très important pour trouver de tels lieux, et avoir un autre point de vue sur la recherche, l'écriture, la création et la fabrication du commun.

Un grand merci donc à ce clown qui m'accompagne, pour m'avoir montré autant de voies possibles — et à celles et ceux qui par leurs écrits et leurs paroles m'ont aidé à penser autrement. J'espère qu'il vous aura donné envie, chère lectrice, cher lecteur, d'en inventer et d'en tester d'autres vous-même. **(Auteur)**

BIBLIOGRAPHIE

ABRAM David (2013), *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La découverte, coll. Les empêcheurs de penser en rond.

ACHARD Pierre (1994), « L'écriture intermédiaire dans le processus de recherche en sciences sociales », *Communications*, 58, p. 149-156.

ARTAUD Antonin (1985/1938), *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard.

ASHMORE Malcolm (1989), *The Reflexive Thesis: Wrioting Sociology of Scientific Knowledge*, Chicago, University Chicago Press.

- BABOU Igor (2011), « Le déplacement : une dimension d'analyse et une modalité pour comprendre les relations entre nature, science et société », *Questions de communication*, 19, p. 215-234.
- BARTHES Roland (1973), *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- BATESON Gregory (1984/1979), *La nature et la pensée*, Paris, Seuil.
- BERLINER David (2017), « Angoisses académiques », *Revue du MAUSS*, 50, p. 243-247.
- BERLINER David (2013), « Le désir de participation ou Comment jouer à être un autre », *L'Homme*, 206, p. 151-170.
- BLOOR David (1983/1976), *Sociologie de la logique. Les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandore.
- BONANGE Jean-Bernard (2008), « L'intervention des clowns dans les réunions de travail : pertinence et impertinence des clownanalystes », *Pour*, 196-197(1-2), p. 34-41.
- BOURDIEU Pierre (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Seuil.
- BURAWOY Michael (2003), « L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain », dans Daniel CEFAL (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- CANDAU Joël et Isabelle GAVILLET (2014), « La Slow Science, condition de la découverte ? », *Découverte : revue du Palais de la découverte*, Paris, Palais de la découverte, 39, p. 2-7.
- CANDAU Joël (2000), *Mémoires et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, Presses universitaires de France.
- CARATINI Sophie (2004), *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- CÉZARD Delphine (2014), *Les « nouveaux » clowns. Approche sociologique de l'identité, de la profession et de l'art du clown aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan.
- CHENAIL Ronald (2008), « But is it research?: A review of Patricia Leavy's Method meets art: Arts-Based research practice », *The Qualitative Report*, 13(3), p. 7-12.
- COLLINS Harry et Robert EVANS (2007), *Rethinking Expertise*, Chicago, University of Chicago Press.
- COLYAR Julia (2009), « Becoming writing, becoming writers », *Qualitative Inquiry*, 15(2), p. 421-436.
- COOREN François (2018), « Bruno Latour ou les exigences de l'irréductionnisme. Ontologie relationnelle et études des phénomènes communicationnels », *Symposium*, 22(1), p. 6-21.
- DAYER Caroline (2009), « Modes d'existence dans la recherche et recherche de modes d'existence », *Pensée plurielle*, 20(1), p. 63-78.
- DESPRET Vinciane (2012), « En finir avec l'innocence — Dialogue avec Isabelle Stengers et Donna Haraway », dans Elsa DORLIN et Eva RODRIGUEZ (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France, p. 23-45.
- DORMEAU Léna et Mélodie FAURY (2021), « Faire le deuil de ce que l'on ne désire pas », *Multitudes*, 85(4), p. 271-275.
- ELLIS Carolyn et Art BOCHNER (2000), « Autoethnography, personal narrative, reflexivity: researcher as subject », dans Norman DENZIN et Yvonna LINCOLN (dir.), *The Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage, p. 733-768.
- FAURY Mélodie (2019), « Carnets de thèse et écriture de soi dans la recherche », *Revue de la BNF*, 58(1), p. 73-81.

- FAURY Mélodie (2021), « Vers une réalité élargie. Se situer entre savoirs et expériences : trouver sa voix propre et l'inter-relier », dans *Injustices épistémiques*, Québec, Éditions science et bien commun.
- FLOUX Pierre et Olivier SCHINZ (2003), « “Engager son propre goût”, entretien autour de la sociologie pragmatique d'Antoine Hennion », *ethnographiques.org*, 3, <https://www.ethnographiques.org/2003/Schinz-Floux>, consulté le 24 mai 2021.
- FOUCAULT Michel (1971), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- GEERTZ Clifford (1996/1988), *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié.
- GHASARIAN Christian, (2002), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin.
- GOSELAIN Olivier (2011), « *Slow Science* — la désexcellence », *Uzance*, 1, p. 128-140.
- HARAWAY Donna (2007), *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Éditions Exils.
- HEINICH Nathalie (2002), « Pour une neutralité engagée », *Questions de communication*, 2, p. 117-127.
- HERT Philippe (2019), « La réflexivité du chercheur... et celle du clown », dans Mélodie FAURY et Anne-Marie PAVEAU (dir.), *Réflexivité(s)*, Québec, Éditions Science et Bien Commun.
- HERT Philippe (2017), « Apprendre à faire le clown », *Techniques & Culture*, 62, p. 30-47.
- JEANNERET Yves (2004), « Une monographie polyphonique. Le texte de recherche comme appréhension active du discours d'autrui », *Études de communication*, 27, <http://journals.openedition.org/edc/183>, consulté le 24 mai 2021.
- JURDANT Baudouin (2006), « Écriture, réflexivité, scientificité », *Sciences de la Société*, 67, p. 131-143.
- KNORR-CETINA Karin (1999), *Epistemic Cultures: How the Sciences Make Knowledge*, Cambridge, Harvard University Press.
- LATOURET Bruno (2001/1984), *Les microbes : guerre et paix, suivi de Irreductions*, Paris, La découverte.
- LAUGIER Sandra, (2010), « L'éthique du care en trois subversions », *Multitudes*, 42(3), p. 112-125.
- LE MAREC Joëlle (2019), « De la nécessité de parler la science. Entretien avec Baudouin Jurdant », *Revue de la BNF*, 58(1), p. 32-41.
- LE MAREC Joëlle (2002), « Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux composites », *Études de communication*, 25, p. 15-40.
- LE MAREC Joëlle et Mélodie FAURY (2020), *Le métier à penser, tisser des textes avec Baudouin Jurdant*, Paris, Archives contemporaines, coll. Études des sciences.
- LE MAREC Joëlle et Mélodie FAURY (2012), « Communication et réflexivité dans l'enquête par des chercheurs sur des chercheurs », dans les actes du Colloque international *Réflexivité en contexte de diversité : un carrefour des sciences humaines ?*, <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00671219>, consulté le 24 mai 2021.
- LEPENIES Wolf (1990), *Les trois cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Maison des Sciences de L'Homme.
- LOURAU René (1994), *Actes manqués de la recherche*, Paris, Presses universitaires de France.
- MACE Marielle (2019), *Nos cabanes*, Paris, Verdier.

MALLARD Grégoire, Michèle LAMONT et Joshua GUETZKOW (2009), « Fairness as appropriateness: Negotiating epistemological differences in peer review », *Science, Technology, & Human Values*, 34(5), p. 573-606.

OURY Jean (1986), *Le collectif : séminaire de Sainte-Anne*, Paris, Scarabée, coll. L'ouverture psychiatrique.

PAVEAU Anne-Marie (2012), « Ce que n'est pas la réflexivité. Boucle finale », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], <http://reflexivites.hypotheses.org/1568>, consulté le 24 mai 2021.

PIGNARRE Philippe et Isabelle STENGERS (2005), *La sorcellerie capitaliste, pratiques de désenvoûtement*, Paris, La Découverte.

STENGERS Isabelle (2005), « Pragmatiques et forces sociales », *Multitudes*, 23(4), p. 115-124.

STENGERS Isabelle (1992), *La volonté de faire science. À propos de la psychanalyse*, Le Plessis-Robinson, Delagrangé/Synthélabo, Les Empêcheurs de penser en rond.

SCHWARTZ Olivier (1993), « Post-face : L'empirisme irréductible », dans Nels ANDERSON, *Le hobo : sociologie du sans abri*, Paris, Nathan.

VANHULLE Sabine (2004), « L'écriture réflexive, une inlassable transformation sociale de soi », *Repères*, 30, p. 13-31.

ZITOUNI Bénédikte, (2012), « *With Whose Blood Were My Eyes Crafted ?* (D. Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité », dans Elsa DORLIN et Eva RODRIGUEZ, *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses universitaires de France.

NOTES

1. Comme sur la plateforme <https://hypotheses.org/> consulté le 19 juillet 2022
2. <http://slow-science.org> consulté le 19 juillet 2022
3. Je précise que je parle du clown contemporain. Voir Cézard (2014).
4. À ce titre, ces effets de la pratique du clown sont utilisés notamment en clown-thérapie ou en clown-analyse (analyse de situations collectives professionnelles par un retour fait en posture de clown) (Bonange, 2008).
5. <https://reflexivites.hypotheses.org/815> consulté le 19 juillet 2022
6. Il serait plus juste de parler ici de paroles de l'acteur sur la posture du clown qui est le personnage qu'il vit sur scène.
7. C'est une référence implicite à *Irréductions* (Latour, 2001/1984). Dans le champ des sciences de l'information et de la communication, François Cooren (2018) est l'un des rares à avoir fait une analyse de ce texte, en le rapprochant de son concept de ventriloquie.
8. C'est une référence à Jean Oury, citant Kierkegaard, pour expliquer l'éthique.

RÉSUMÉS

Si la notion de sujet d'actualité paraît familière, la quantité de publications et de recherches qui lui est consacrée est assez limitée. Cet article s'efforcera de répondre aux deux questions encore

sans réponses : celle relative au statut des sujets d'actualités et celle qui concerne leurs repérages effectifs dans un corpus. L'auteur présente, dans une première partie, les éléments théoriques qui permettent de circonscrire le concept de « sujet d'actualité ». Dans une deuxième partie, plus empirique, il réfléchit au statut des sujets d'actualités pris dans leurs diversités, pour exposer les méthodes qui facilitent leurs repérages et leurs analyses.

While we are all familiar with the concept of “news topics,” there are surprisingly few publications and studies on the subject. This article addresses two issues that have yet to be resolved: the status of news topics and how we can properly identify them in a corpus. In the first part of the article, the author presents the theoretical elements used to define the concept of “news topic.” In the second, empirical section, he discusses the status of all sorts of news topics and explains the best ways to identify and analyze them.

A pesar de que la noción sobre tema de actualidad parece familiar, el número de publicaciones e investigaciones que se le atribuyen es bastante limitado. Este artículo aspira contestar a las dos preguntas aún no respondidas. La primera relativa al estatus de los temas de actualidad y la otra, concierne a su reconocimiento efectivo en el corpus. El autor del artículo presenta en primer lugar, los aspectos teóricos que permiten circunscribir el concepto de “tema de actualidad”. En segundo lugar, de manera más empírica, el autor presenta la reflexión sobre el estatus de los temas de actualidad tomados en su diversidad, para explicar los métodos que facilitan su estudio y análisis.

INDEX

Palabras claves : actualidad, estatus, reconocimiento, concepto, métodos

Mots-clés : sujet d'actualité, statut, repérages, concept, méthodes

Keywords : news topics, status, identification, concept, methods

AUTEUR

PHILIPPE HERT

Philippe Hert est maître de conférences à l'École de journalisme et de communication, Aix-Marseille Université et chercheur au Centre Norbert Elias UMR8562, EHESS-CNRS-UAPV-AMU, où il est co-responsable de l'axe « Sciences, Natures et Sociétés ». Courriel : philippe.hert@univ-amu.fr